

—Oui, il existe... Ah ! je frissonne et je sens tout mon sang se glacer dans mes veines en pensant que si au lieu de venir aujourd'hui je n'étais venue que demain, je serais peut-être arrivée trop tard... Enfin, je suis là et je sais : avec l'aide de Dieu, nous nous défendrons et nous ne serons point frappés par de nouveaux malheurs.

Elle s'arrêta un instant et continua :

—Maximilienne, vous m'avez fait votre confidente ; mais ce n'est pas assez, il faut encore que vous suiviez mes conseils.

—Oh ! oui, conseillez-moi, dites-moi ce que je dois faire.

—Reprenez votre gaieté, et que la confiance et la paix rentrent dans votre cœur. D'abord, vous ne devez tenir aucun compte des paroles de la comtesse Protowska ; vous ne direz pas à vos parents que vous voulez vous marier dans un mois.

—Mais la menace, Louise, la menace ?

—Je ne peux pas vous dire toute ma pensée, Maximilienne ; contentez-vous de ces mots : Je veille sur votre bonheur à tous. Vous avez décidé que votre mariage aurait lieu le même jour que celui de votre amie Emmeline, ne revenez pas sur votre première résolution. J'ai des raisons pour vous donner ce conseil et je les crois très sérieuses.

Je ne vous quitte plus, je reste à Paris, ma présence y est nécessaire. Mais quoi qu'il arrive, ne faites rien sans me prévenir, ne prenez aucune détermination avant que je ne l'aie approuvée. Je n'ai plus rien à vous dire, Maximilienne, vous m'avez comprise. Rassurez-vous, raffermissez votre cœur et n'oubliez jamais que vous êtes une Coulange. Le malheur peut vous frapper, mais un honneur comme le vôtre, qui a des siècles d'existence, peut braver tous les attentats.

Ayez confiance, mon enfant ; il y a quelques mois Dieu détournait la balle d'un assassin ; il y a cinq jours il préservait votre père et votre frère, il vous préservera encore. Non, non, Dieu ne détruira point votre bonheur, qui est fait des larmes de votre mère.

—O ma mère ! prononça la jeune fille comme en extase. Il y avait une peine dans mon cœur et vous l'avez guérie, Louise ; il me semble que vos paroles ont versé en moi un baume bienfaisant. Louise, s'il ne me restait le souvenir de l'injure que j'ai fait à ma pauvre mère, je serais consolée, car la confiance en Dieu est rentrée dans mon âme. En vous aussi j'ai confiance, ma bonne Louise. Quelque chose me dit que vous êtes notre protectrice, la gardienne de notre bonheur.

—Si, pour vous le conserver, il ne faut que mon dévouement, je vous promets, ma chérie, que nul n'y touchera jamais, répondit Gabrielle.

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et la marquise parut sur le seuil.

Gabrielle et Maximilienne se levèrent en même temps.

—Louise, ma chère Louise ! prononça madame de Coulange.

Les deux mères tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Cependant, après quelques paroles échangées avec Gabrielle, la marquise s'avança vers sa fille pour lui mettre un baiser sur le front. Elle vit ses larmes.

—Mais tu pleures ! dit-elle ; mon enfant, qu'as-tu ?

Maximilienne allait tomber à genoux. Heureusement, un regard de Gabrielle l'arrêta. Mais elle n'eût pas la force de se contenir, ses larmes coulèrent en abondance.

—Mon Dieu, mais qu'a-t-elle donc ? s'écria la marquise, saisie d'un effroi subit.

Gabrielle vola au secours de l'enfant et s'empessa de faire disparaître l'inquiétude de la mère.

—Ce n'est rien, madame la marquise, dit-elle, ne faites pas attention ; c'est la suite d'une douce émotion. Quand vous avez ouvert la porte, je la tenais dans mes bras, sur mes genoux ; je lui parlais de son enfance, de votre tendresse pour elle et des soins que vous lui avez prodigués.

—Oui, maman, dit Maximilienne, Louise me rappelait combien tu m'as aimée, me disais combien tu m'aimes.

La marquise prit l'enfant dans ses bras et l'étreignit fièvreusement.

—Oui, va, murmura-t-elle, je t'aime... Tu es mon trésor, tu es toute ma vie !

### VIII

Avons-nous besoin de le dire, l'arrivée de Gabrielle à Paris fut une fête pour tout le monde à l'hôtel de Coulange.

—Chère madame Louise, lui dit affectueusement le marquis, vous voir est un bonheur pour nous ; mais nous ne sommes pas surpris de votre visite ; nous étions sûrs que le jour où vous apprendriez à quel effroyable danger nous avons échappé, mon fils et moi, vous viendriez ici.

Au dîner, M. de Coulange parla avec enthousiasme de son fils, qui pendant le voyage qu'ils venaient de faire, avait étonné et rempli d'admiration les plus célèbres ingénieurs. Puis, revenant malgré lui au sinistre de Frameries.

—Je lui dois la vie, dit-il ; sans son courage et sa présence d'esprit nous étions écrasés tous les deux.

—Mon père exagère, dit Eugène, c'est la Providence qui nous a protégés.

Les yeux brillants, fixés sur son fils, Gabrielle écoutait avec ravissement. Elle avait de la peine à contenir son émotion. Pauvre mère ! que de force elle avait dépensée et dépensait encore pour ne pas se trahir !

Pour passer de la salle à manger dans le salon, le marquis offrit son bras à Gabrielle.

—J'espère bien que vous allez rester quelques jours avec nous, lui dit-il.

—Gabrielle parut embarrassée ; pourtant elle répondit :

—Je le regrette, monsieur le marquis, mais cela ne se peut pas.

—Comment, vous allez retourner si vite à Coulange ?

—Non, monsieur le marquis, mon intention, au contraire, est de m'installer à Paris pour quelque temps.

—Comment, ma chère Louise, dit la marquise, vous voulez rester à Paris quelque temps et vous pensez aller ailleurs qu'ici ? Vous pensez bien pourtant que la chambre à côté de celle de Maximilienne est toujours la vôtre.

—J'y coucherai cette nuit, madame la marquise ; mais demain je procéderai à ma petite installation. C'est peut-être une fantaisie, j'ai besoin de me trouver un peu seule et libre au milieu de Paris.

—Oh ! Louise ! fit la marquise avec un accent de reproche.

Le marquis reprit la parole.

—N'insiste pas, ma chère Mathilde, dit-il, nous ne devons pas contrarier madame Louise ; nous lui devons trop pour ne pas respecter sa volonté.

Un instant après la marquise dit à l'oreille de Gabrielle.

—Le comte de Sisterne est absent de Paris pour un mois...

—N'importe, répondit Gabrielle, également à voix basse, pour ce que je veux faire à Paris, je ne dois pas être à l'hôtel de Coulange.

A dix heures, la marquise emmena Gabrielle dans sa chambre, et pendant une demi-heure, les deux amies, les deux mères causèrent intimement. Toutefois, Gabrielle ne dit point à la marquise ce qu'elle voulait faire à Paris et celle-ci ne lui parla point de ses pressentiments, de ses appréhensions, de ses cruelles augures. Le nom de Sosthène de Perny ne fut pas prononcé.

Le lendemain, avant que la marquise et Maximilienne fussent levées, Gabrielle sortit de l'hôtel de Coulange.

—Je ne veux pas aller me loger trop loin, murmura-t-elle.

Et elle se mit à marcher, cherchant des yeux un écriteau indiquant une maison meublée. Vers le milieu de la rue Rousselot, l'écriteau qu'elle cherchait frappa sa vue.

—Je serai très bien ici, pensa-t-elle, à deux pas de l'hôtel de Coulange, et cependant suffisamment cachée.

Elle entra dans la maison, puis dans une espèce de bureau où se trouvait une grosse femme occupée à reprendre du linge.

—Madame, lui dit-elle, je désirerais louer un de vos logements.

La femme posa sur une table le linge qu'elle tenait et se leva.

—C'est facile, répondit-elle.

Puis jetant dans la rue un regard rapide :

—Vous arrivez de province, sans doute, reprit-elle ; est-ce que vous n'avez pas une malle, des effets ?

Gabrielle comprit.

—Je n'ai apporté qu'une petite valise que j'irai chercher tantôt, répliqua-t-elle. Mais vous pouvez vous rassurer, madame, continuait-elle en souriant, si votre logement me convient, je vous paierai d'avance un mois de location.

Il me faut deux chambres à côté l'une de l'autre, reprit Gabrielle, et dans chacune un lit.

—J'ai votre affaire, répondit la femme : deux belles chambres sur la rue, avec deux bons lits, glaces, fauteuils canapé, table. La porte de la cloison est condamnée en ce moment ; mais il n'y a qu'à pousser une armoire pour rétablir la communication.

Les deux chambres, ni jolies ni laides étaient à peu près convenables ; Gabrielle se trouva satisfaite. Elle paya le mois de location et prit possession du logement dont, séance tenante, la communication avait été rétablie.

—Voilà une installation qui ne m'a pas demandé beaucoup de temps, se dit-elle.

Puis elle se rendit rue de Sèvres où, chez un libraire elle acheta trois ou quatre cahiers de papier à lettre, une petite bouteille d'encre, un porte-plume et des plumes d'acier.

Ses emplettes faites, elle s'empessa de rentrer chez elle, et écrivit les lignes suivantes :

“ Mon cher Morlot,

“ Je suis à Paris depuis hier. Dès que vous aurez reçu et lu cette lettre prenez vos dispositions pour quitter immédiatement Chesnel et accourez vers moi.

“ Le bonheur de ceux que nous aimons est en danger.

“ Vous me trouverez rue Rousselot, No 11, dans une maison